

LE
PRIVILÈGE
DE LA

BANANE

VU-QUAN
NGUYEN MASSE

Vu-Quân Nguyen-Masse

Le Privilège de la banane

© Vu-Quân Nguyen-Masse, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6755-4

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'ouvrage est co-édité par Banh Mi Édition, dans un tirage limité à 100 exemplaires.

Dans un contexte où l'espace de création et de publication est souvent difficile d'accès, d'autant plus pour les auteur.e.s issus des minorités, il semble naturel pour Banh Mi Média de continuer son travail de mise en avant des voix asiatiques et asiodescendantes. Banh Mi Édition est donc un projet de détection, de curation, de conseil, de promotion et de publication de projets littéraires portés par des créateur.ice.s asio descendants.

La couverture de l'ouvrage est ainsi signée Zoé Renard, directrice artistique asiodescendante, membre de la communauté Banh Mi Média, utilisant un portrait photographié et autorisé par Canh Nguyen, artiste vietnamien américain.



Préface

“Le vécu du V.Q”

L’histoire que vous tenez dans vos mains, vous ne l’avez jamais lue auparavant.

Non pas que la vie de Vu Quan soit plus sensationnelle que celle de Zidane ou Jordan. Elle me semble même commencer de manière plutôt banale pour un enfant asiatique : né de parents réfugiés tenant un restaurant vietnamien en pleine France périurbaine, notre jeune Vu-Quan, portant lunettes de vue et Nguyen en patronyme (original tiens !), est un enfant réservé et studieux. Timide avec les filles, il se réfugie dans le Scrabble, le piano, les jeux vidéo ainsi que les jeux de rôle de gros *nerd*.

Bref, un début de portrait plutôt classique, voire très cliché pour un garçon asiatique des années 90. On en a tous connu un comme cela !

Il est même possible que ce garçon asiatique, CE SOIT VOUS !

Non, ce qui rend ce récit unique, ce n’est pas tant la rareté de cette trajectoire de jeunesse (on compterait environ 350 000 personnes d’origine vietnamienne en France et entre 1 et 2 millions d’origine asiatique), mais plutôt le fait que très peu de gens de ces communautés ont pris la parole jusqu’ici.

Pourquoi ce silence ? Une pudeur asiatique ? Une injonction confucéenne à se faire discret et à ne pas se faire remarquer ?

Moi-même, défini par les miens comme grande gueule et plutôt extraverti (et étant l’un des rares *viets* de France à choisir la voie artistique), je ne saurais pas écrire sur ma vie et mes ressentis avec autant de sincérité et de recul que Vu Quan. Par timidité, sûrement. Par blocage mental aussi. Comme beaucoup de garçons asiatiques, nous avons appris à contenir nos émotions. Se déconstruire et se dévoiler en profondeur n’étaient pas le modèle familial à suivre.

Mais le VQ a réussi à décoder la matrice. Son parcours, ses lectures, ses rencontres (et peut-être aussi un programme génétique provenant de parents sacrément loquaces pour des immigrés asiatiques) lui ont offert une manière unique de se raconter et de s’auto-analyser. Sans tabou. Son enfance et ses

dramas familiaux. Ses désirs et ses doutes, sa masculinité, son environnement même.

Le Privilège de la Banane n'est pas seulement son récit, c'est aussi une peinture anthropologique de ce pays qu'il a tant aimé avant de le quitter. On y voit sa région lyonnaise et ses cités du 6.9, connues pour leur funk, leur tacos fromagers et pour être le point de départ de la majorité des révoltes urbaines de l'histoire de France (j'aimerais bien comprendre pourquoi d'ailleurs).

On navigue aussi les quartiers plus bourgeois, ces bancs d'écoles catholiques privées où Vu-Quan a posé ses fesses de nombreuses années, élaborant d'ingénieux stratagèmes pour conquérir le cœur de caucasiennes lors de rallyes se déroulant dans d'immenses et voluptueux châteaux du patrimoine.

Et on finit forcément par les lumières de Paname à un moment... Sa mode et son luxe. Ses appartements haussmanniens à superficie réduite mais à loyer conséquent. Ses grandes écoles censées former l'élite mais qui vont forcément en laisser plus d'un sur le carreau. "Paris nous nourrit, Paris nous affame" disait La Rumeur. "Reste en chien, sale chien" disait La Fouine. Plus droit au but.

Si on recule un peu pour regarder le tableau de loin, on y entrevoit les tensions et les ruptures qui constituent notre douce France mais qu'on ressent également dans le vécu du VQ. Des entailles, des cicatrices, qui forment chemins pour les générations d'après.

Il me faut du temps pour digérer les choses... Et ce bouquin explique en creux pourquoi, moi aussi, à l'instar de Vu-Quan, j'ai décidé de quitter la France après y être né et y avoir passé plus de 30 ans.

Souvent, on me demande pourquoi je suis parti. Je ne savais jamais trop quoi répondre, sinon dire que j'avais la sensation d'avoir fini mon chapitre français. Je n'étais pas à plaindre, j'avais coché plein de cases dans la to-do list : un CDI, une copine, un appartement acheté, une reconnaissance dans mon art (un Disque d'Or, rien que ça [ndla]) ... Mais toujours cette sensation limite dépressive qu'il me manquait quelque chose.

"Qu'ils aillent se faire baiser ... Moi je veux devenir ce que j'aurais dû être !"

Ce mantra récité dans sa cellule de maison d'arrêt par *my favorite* philosophe

des Hauts-de-Seine a longtemps résonné en moi. Pourtant, je n'avais aucune idée de ce que j'aurais dû être...

Chemin faisant, j'avais de plus en plus la conviction qu'il fallait partir de ce pays pour réellement le devenir.

Voilà ... C'est tout, je crois. Vous venez de lire la préface.

J'espère que *Le Privilège de la Banane* et Banh Mi Édition vont donner l'envie à d'autres personnes issues de la diaspora à prendre la parole et se raconter (et pourquoi pas créer des vocations). On le sait, derrière chaque famille vietnamienne se cachent des centaines de récits passionnants de dingues qui mettent à l'amende n'importe quel scénario hollywoodien.

Malheureusement, trop souvent ces histoires se taisent et s'enterrent sous le poids d'un silence confucéen. J'en comprends ces valeurs et les embrasse au point même de vivre en Asie désormais. Mais je pense aussi qu'il est important de mettre plus de mots, plus d'images, plus de musiques et de sons sur nos histoires. Le but est simple : éclairer nos identités et donner du sens à nos trajectoires.

Đôn “Nodey” Nguyễn

À propos de Nodey:

Beatmaker et DJ français d'origine vietnamienne, Nodey produit plusieurs morceaux pour le hip-hop français et obtient un Disque d'Or en participant à l'album *Négritude* de Youssoupha en 2015. Il vit depuis 2018 au Vietnam aux côtés de son épouse Suboi, elle-même pionnière du hip-hop vietnamien.

La trajectoire de Nodey est documentée dans le film *The Nodey Process* (Maël Lê-Hurand, Vincent Nguyen, 2021).

Le visiteur

“C’est Okaaaaay!”

En fait, ce n’est pas vraiment okay, car ça ne m’a jamais vraiment fait rire. Toute ma jeunesse, j’ai dû *subir* les manifestations de culture franchouillarde comme celle-ci. Les chansons de Hallyday, Berger, Balavoine, Gall ou Dalida. Les dialogues culte des Bronzés et des Visiteurs. Autant d’éléments de culture populaire française hérités des années 60-70 et ayant structuré le rire en commun des Français dans les années 80-90 au cours desquelles j’ai grandi, avec lesquels je n’ai donc jamais vraiment connecté.

Parce que comme Jacquouille, ma vie est le périple d’un déraciné, que je raconte désormais depuis mon autre terroir, le Vietnam où je vis depuis 10 ans. Pour certains, ce récit pourra paraître “hors-sol”, expression que l’on aime bien utiliser ces dernières années en France pour délégitimer les paroles qui ne nous conviennent pas. Or Le Privilège de la Banane peut être lu comme un récit *des Frances* et de ses diversités, que j’ai eu la chance de pouvoir visiter au travers d’un parcours imprévisible qui vérifie autant qu’il renie ou reconstruit les théories bourdieusiennes de la reproduction sociale et des styles de vie.

Qu’est-ce qui a pu bien me pousser à partir, comme un boomerang ironique, revenant sur les terres où sont né.e.s mes parents ?

Je suis un fils d’immigrée et de réfugié qui se rend compte que sa propre histoire, celles de ses parents, celles des autres immigrés, étaient dignes d’être partagées. Enfin non. Étaient nécessaires et indispensables car dans ce moment de fragmentation des territoires, d’archipélisation¹ de notre société, il n’y a rien de plus rassembleur qu’une histoire de déplacement et d’altérité. Dans le vacarme des mauvaises nouvelles, le grondement des haines qui gonflent, je suis convaincu que les faits, les vérités ne sont plus audibles car comme le formule Damso dans *Rêves Bizarres* :

“Comme quand les écrits n’ont plus de sens
Ou bien c’est le sens qu’on a déconstruit”

C’est pourquoi ce qui importe d’être partagé, notamment dans l’optique de donner justice aux dominés, aux minorités, ce sont leurs réalités. Depuis trop longtemps, sous prétexte d’avoir trouvé un modèle démocratique, nous

invisibilisons ce qui n'est pas majoritaire. Nous tenons pour acquis que les minorités ont forcément tort, et doivent donc... se taire. Or en travaillant sur la gouvernance d'entreprise, la culture et l'intégration des talents, j'ai buté sur ce même paradoxe : comment peut-on clamer faire preuve d'inclusion et de diversité, tant que nous nous concentrons uniquement sur la part majoritaire des sondages ?

Les voix dissonantes, si mineures soient-elles - la mienne par exemple - doivent être publiées. Malheureusement, peu parmi nous osent se lancer. La société française, en nous tolérant, a posé cette condition : restez discrets. La motivation qui soutient mon effort à produire cet essai, je la tire de ces rappels à l'ordre, de ces injonctions à la gratitude et au relativisme venant souvent de mes pairs, de potes d'école, surtout des mecs. Raté. Parmi des centaines d'immigré.e.s asiatiques que vous avez tous déjà croisé.e.s, discret.e.s et poli.e.s, il y a un bug dans la matrice ; et ce bug, c'est moi.

Hier encore, alors que je remercie la sociologue et écrivaine Kaoutar Harchi sur Twitter d'ouvrir la voie pour celles et ceux qui ont un talent, un récit qui vaut d'être rendu public, j'utilise l'expression "nous autres" qui titille tout de suite cet ancien camarade de promo à Sciences Po. Il me rappelle sur un ton chafouin en messagerie que je faisais moi-même partie de cet entre-soi des soirées, des BDE (bureau des étudiants), des bourgeoisies, comme une raison suffisante de rester loyal. Comment puis-je oser m'extraire de cette caste qui a bien voulu de moi ? La trahir par mes mots et mes pensées ?

Ce genre de camarade, que sait-il de mon parcours ? Comment peut-il m'interpeller "de bonne guerre", de la sorte ? Parce que le système a bien voulu m'accepter, insinue-t-il, je suis bien ingrat de le critiquer de la sorte ? Cet ouvrage, c'est tout le contexte qui fera office de réponse.

C'est la même Kaoutar Harchi qui inspire mon approche et écrit justement :

"À la maison, chacun était travaillé de l'intérieur par des questions dont il ne pouvait pas parler. [...] Le monde privé était aussi le monde de la privation, alors j'ai eu envie de devenir une femme publique. Je ne voulais pas seulement écrire, je voulais être publiée." (*Comme nous existons*, Actes Sud, 2021)

Alors bienvenue dans ma diatribe. Nous voilà tou.te.s réuni.e.s. Plus qu'aucun Président de la République, je pense avoir été à la rencontre de vous les

Français.e.s. Nous sommes désormais uni.e.s de manière indéfectible, et mon histoire est totalement, atomiquement, la somme des vôtres.

Cette histoire commence bien ancrée pourtant, à Lyon exactement, à la Croix-Rousse précisément. Le parcours de ma famille, ses tournants épiques, ses colères, ses amours, ses arrachements, sa politique et le drame existentiel qui en résulte n'ont en revanche pris sens que récemment. Parce que malgré une exposition raisonnable à la littérature, et une vie à *geeker* les mythes écrits par tant d'autres, je n'ai pu que trop rarement m'inspirer d'histoires de déplacé.e.s contemporain.e.s.

Bien sûr, ma génération a été bercée par les innombrables productions hollywoodiennes racontant le melting-pot de New York, fondée sur la diagonale scorsesienne : *Mean Streets - Gangs of New York*, traversée par les fresques épiques et sauvages telles *Once Upon A Time in America* (S. Leone) et *We Own the Night* (J. Gray). Puis il y eût le mythe fondateur pour nombre de sales gosses : *Scarface* (B. De Palma). Bref, la culture populaire moderne traite évidemment de migrations, de déracinements en tous genres, mais le plus souvent d'un point de vue relativement blanc, masculin et occidental.

À mon défaut certainement, il existe déjà des récits d'exilé.e.s vietnamien.ne.s que je n'ai que trop rarement lus jusqu'à présent. Me vient à l'esprit une acquisition récente (en vietnamien, je pensais l'offrir à mes parents), celle des *Réfugiés*, recueil d'histoires courtes écrit par Viet Thanh Nguyen, la rockstar de notre patronyme omniprésent et détenteur d'un prix Pulitzer qui lui octroie une puissance hilarante sur Twitter lorsqu'il s'en prend à des racistes de tous poils.

Le déclic est finalement venu d'un échange et de deux lectures. Dans cet échange avec un autre enfant d'émigrés vietnamiens, j'eus l'énième confirmation qu'une expérience avait été partagée par la plupart d'entre nous - sauf moi. Celle selon laquelle il y a des non-dits profonds au sein de nos familles, notamment liés aux traumatismes vécus durant la guerre, mais aussi avant puis après.

Dans un contre-pied qui sera souvent la marque de mon vécu de Français issu de l'immigration vietnamienne, mes parents m'ont très tôt raconté leur parcours jusque dans les détails les plus crus. Parmi leurs multiples décisions de vie sans aucune cohésion avec la pratique des Vietnamiens de France venus comme eux